

Médias et communication politique en démocratie directe

Quinze thèses, questions et remarques

1. Médiaphobe ou médiophile?

Je ne partage pas l'attitude assez généralement négative, voire franchement hostile de nombre d'intellectuels et d'hommes politiques envers les médias et tout particulièrement envers la télévision. Nombre de maux sociaux actuels sont attribués aux médias et à la presse alors qu'ils ont bien d'autres causes. Je suis donc plutôt médiophile là où d'autres sont plutôt médiaphobes. Dans un deuxième temps, j'aurais également des critiques à formuler envers les médias et la presse, mais sur d'autres aspects que ceux qui sont habituellement pointés.

Etre médiophile, suppose que l'on admette, par exemple, le postulat suivant: plus on discute plus on a de chance de se comprendre. Les médias constituent alors un forum de discussion public primordial. Etre médiophile revient à croire profondément en la discussion, même si certaines formes du débat politique peuvent en révéler plus d'un.

2. Que ceux qui n'apprécient guère les médias le veulent ou non, les médias représentent un extraordinaire moyen de démocratisation de la vie sociale et politique.

Les médias et la presse reposent sur une logique de problématisation constante. Ils amènent sans cesse l'ensemble de la société à discuter de tous les problèmes susceptibles d'intéresser de larges secteurs du grand public. Ils obligent ceux qui voudraient se taire à parler publiquement. Ce que certains veulent cacher, les médias le mettent sur scène et en scène. La logique des médias veut que tout puisse être rendu public, tôt ou tard, et puisse ensuite être discuté le plus largement possible. Mais ce ne sont pas les médias qui ont le dernier mot. L'issue sera fonction des résultats du débat public et des décisions prises à la suite de cette publicisation.

En ce sens, les médias et la presse sont souvent en avance sur l'agenda politique du reste de la société. Ils soulèvent les problèmes et attirent l'attention de la société. Cette dernière réagit ou ne réagit pas, immédiatement ou avec retard. S'il n'y a pas de réaction dans le public, les médias peuvent relancer un problème, jusqu'à ce qu'il «prenne» dans la société; et cela avec d'autant plus d'insistance que les médias pressentent qu'il s'agit d'un problème de société appelé à devenir important. Les médias: non seulement médiateur, mais aiguillon de la société, animateur clé du débat public, ce dernier déterminant ensuite l'orientation générale que doit prendre la société.

La télévision est encore plus démocratique que la presse écrite, car moins spécialisée; la télévision doit toucher des publics très différents, plus larges et plus diversifiés que certains journaux. En vertu du grand nombre et de la variété des émissions qu'offrent les télévisions, tout un

chacun peut pour ainsi dire «passer» à la télévision, est même invité à y participer, tandis que tout un chacun n'écrit pas dans la presse, n'est pas invité à écrire (à l'exception peut-être et dans une certaine mesure du «Courrier des lecteurs»). Il n'est pas question ici et pour le moment de la qualité ou du contenu des médias et de la presse, simplement de leur caractère plus ou moins démocratique, de la mesure dans laquelle les différentes sensibilités collectives et les différents publics y sont représentés.

En Suisse, il n'existe pas de «TV-NZZ» ou de «TV-Blick», même si certaines émissions peuvent être comparées à l'un ou l'autre de ces extrêmes. La fonction de démocratisation des médias s'étend même à l'économie. Avec des émissions du genre «Kassensturz» ou «A bon entendeur», la télévision participe à la démocratisation de la vie économique et commerciale. La crainte d'être montré du doigt par ce genre d'émission pèse malgré tout sur les entreprises et nombre de prestataires de services.

3. Les médias sont créateurs de lien social

Cette thèse largement admise me paraît fondamentale. Ce que montre la télévision et ce que dit la presse constituent une base essentielle de la conversation quotidienne; si l'on parle du contenu même de ces émissions et informations, elles constituent aussi un prétexte pour parler et converser avec autrui. Ce phénomène et cette fonction ont été repérés très tôt. A la fin du siècle dernier, G. Tarde le relevait déjà: «sans la presse (aujourd'hui il faut ajouter les médias), la conversation ne s'élèverait jamais au-dessus du commérage». Ou encore, du même auteur: «La presse alimente la conversation, la conversation alimente l'opinion et l'opinion déclenche l'action».

Aujourd'hui, certains critiques des médias sont tellement sous l'emprise de leur vision négative des médias, qu'ils n'arrivent même plus à imaginer ce que serait une société sans presse et sans médias. On n'ose pourtant à peine imaginer une telle situation !

Rappeler cela ne veut bien sûr pas dire que l'on approuve inconditionnellement tout ce qui se passe dans les médias et la presse. Et n'oublions pas non plus que les intellectuels critiques ne sont pas toujours les champions de l'autocritique. L'on n'oubliera pas non plus les atrocités politiques auxquelles ont conduit les délires idéologiques de certains intellectuels qui se disaient «critiques» et croyaient détenir la vérité tant en politique qu'en science.

Un regard plus décentré, plus neutre, ouvert et curieux, de type anthropologique en un mot, nous semble indispen-

